

## À PROPOS DES « LUMIÈRES » EN ROUSSILLON : LE LIEN ARTÉSIEN

Peter McPHEE

Les habitants de l'Artois et du Roussillon des années 1780 n'avaient pas grand chose en commun, sauf le fait d'être les sujets catholiques de Louis XVI, mais ils ont partagé un moment clef de leur histoire. En 1659 le Traité des Pyrénées entre la France et l'Espagne avait établi un accord qui non seulement marqua la frontière des deux royaumes en Catalogne mais qui reconnut aussi l'Artois comme territoire français. Dans ces deux provinces, ainsi que partout dans le royaume, les sociétés savantes et les académies royales jouaient un rôle important en rassemblant les hommes instruits et conscients de leurs lumières. Dès l'étude magistrale de Daniel Roche, publiée il y déjà une trentaine d'années, les historiens ont reconnu l'aspect provincial du « siècle des Lumières » et le rôle qu'ont joué les académies dans la création de la sociabilité et de la culture « pré-révolutionnaires »<sup>1</sup>.

Parmi ces académies se trouvait la Société Littéraire d'Arras, créée en 1737 et rebaptisée Académie Royale des Belles Lettres d'Arras en 1773. Elle constituait l'apogée culturel d'Artois, réunissant un mélange de membres des familles bien établies de l'élite noble, ecclésiastique et bourgeoise. Maximilien Robespierre, rentré de ses études de droit à Paris en 1781, fut vite reconnu au tribunal le plus important, le Conseil d'Artois, et fut reçu parmi les trente membres de l'Académie le 15 novembre 1783, nommé par ses amis, le président Antoine Buissart et le noble éminent Ferdinand Dubois de Fossex<sup>2</sup>.

En 1785 Dubois de Fossex fut nommé secrétaire permanent, l'emportant sur son seul concurrent, Robespierre, le nouveau membre de la société. Malgré la franchise de plus en plus évidente de ce dernier dans ses plaidoiries, ses confrères ne lui reprochaient pas ses ambitions, et en 1786 il fut élu directeur de l'Académie pour un an<sup>3</sup>. Lazare Carnot, à cette époque capitaine dans la garnison de l'armée à Arras, fut nommé membre de l'Académie pendant sa présidence; parmi les membres associés qui furent accueillis par Robespierre se trouvait l'écrivain Louise de Kéralio.

1 - Daniel Roche, *Le Siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1689-1789*, Paris/La Haye, Mouton, 1978, 2 t.

2 - Eugène Déprez, « Introduction », *Œuvres de Maximilien Robespierre*. t. 1, p. 5-19; Léon-Noël Berthe, *Dubois de Fossex, secrétaire de l'Académie d'Arras, 1785-1792, et son bureau de correspondance*, Arras : chez l'auteur, 1969.

3 - Léon-Noël Berthe « Robespierre et le fonds Fossex ». *Annales historiques de la Révolution française*, 172 (1963), p. 189.

L'Académie devait atteindre un public national sous l'égide de son secrétaire zélé. En avril 1785, par exemple, l'Académie a résolu à demander comme thème de dissertation pour son concours annuel, s'il y avait avantage à morceler les grandes fermes artésiennes, et s'il y en avait, quelle en était l'étendue optimale. Un de ceux qui furent attirés par la matière fut un jeune fonctionnaire de souche paysanne, François-Noël Babeuf, dont la dissertation anticipa d'une dizaine d'années les opinions radicales de « Gracchus » Babeuf<sup>4</sup>.

Babeuf devait devenir l'un des plus assidus des 1 212 correspondants les plus assidus avec lesquels Dubois de Fosseux échangerait le nombre mirobolant de 21 000 lettres de la part de l'Académie jusqu'à ce que son statut de « corporation privilégiée » fût aboli en 1792. Parmi ses correspondants se trouvèrent six personnages du Roussillon. Quatre étaient des médecins du même âge, d'à peu près 40 ans, ayant fait leurs études à Montpellier; trois d'entre eux occupaient des situations à l'hôpital militaire de Perpignan<sup>5</sup>. Qui étaient-ils ?

Joseph Anglada, né à Céret en 1750, commença ses études à Montpellier et les poursuivit plus tard à Paris avec l'aide financière directe de l'intendant Louis-Hyacinthe Raymond de Saint-Sauveur. En plus de sa pratique de médecin à l'hôpital militaire de Perpignan à partir de 1770, il fut nommé intendant des Eaux à Molitg en 1785, et recteur et professeur de chimie à l'Université de Perpignan l'année suivante. Il était le plus assidu des correspondants roussillonnais, échangeant 25 lettres avec Dubois en 1788-89. Son fils Joseph deviendrait plus tard doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Joseph Béringo était aussi docteur, né à Perpignan, et comme Anglada, y exerçait la médecine à l'hôpital militaire à partir de 1770; lui aussi était professeur à l'Université de Perpignan, et membre correspondant de la Société royale de médecine de Paris.

Le troisième des docteurs de l'hôpital qui correspondaient avec Dubois était Louis-Michel Costa Seradell, « bourgeois noble » né à Saint-Laurent-de-Cerdans en 1744. Lui aussi fit ses études à Montpellier. Il paraît qu'il devait sa situation à l'Université comme professeur d'anatomie, chirurgie et botanique à la protection du Duc de Mailly, commandant en chef en Roussillon, ainsi qu'à ses propres talents. Il fut le premier directeur du Jardin des Plantes de Perpignan (1786) et membre originaire de la Société d'agriculture de Perpignan en 1779. Il avait échangé 19 lettres avec Dubois entre septembre 1786 et juillet 1789.

Louis Campanyo, né en 1751, et médecin à Céret, était « médecin consultant du roi par lettres patentes » et membre correspondant de la Société royale de médecine de Paris. Il fut nommé intendant des Eaux à Arles-les-Bains (aujourd'hui Amélie-les-Bains) et auteur de plusieurs ouvrages scientifiques sur les eaux thermales d'Arles et sur d'autres thèmes. Son fils Louis devait fonder et diriger le Musée d'histoire naturelle de Perpignan et être président de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales. Comme Costa, il est entré en correspondance avec Dubois après que celui-ci lui ait écrit pour le féliciter de sa nomination comme lauréat de la Société royale de médecine en septembre 1786.

L'origine professionnelle de Jean-Paul Berge, négociant et premier consul de Collioure en 1789, était tout à fait différente. Il était peut-être connu de Campanyo, qui avait épousé

4 - Voir Marcel Reinhard (éd.). *Correspondance de Babeuf avec l'Académie d'Arras (1785-1788)*, Paris, Institut d'histoire de la Révolution française; Berthe, *Dubois de Fosseux*; Albert Mathiez, *Autour de Robespierre*, Paris, Payot, 1925.

5 - Léon-Noël Berthe, *Dictionnaire des correspondants à l'Académie d'Arras au temps de Robespierre*, Arras : chez l'auteur, 1969.

Claire Lanquine, membre d'une des autres familles de marchands importants de Collioure. Il était le père de François-Baudile, général de brigade et baron sous l'Empire.

Louis-Hyacinthe Raymond de Saint-Sauveur ne ressemblait pas aux autres : il était beaucoup plus âgé (né en 1728) et avait été nommé intendant en 1778 hors du Roussillon. La Révolution devait supprimer le poste d'intendant. Il mourut de causes naturelles en 1793. Il fut le premier à recevoir une lettre de Dubois, en juin 1786, mais ne répondit qu'une seule fois.

Les destins de Dubois de Fossex et de ses correspondants après 1789 diffèrent énormément. Dubois devait devenir en 1790 le premier maire d'Arras par élection, et, malgré ses antécédents aristocratiques, un administrateur important du Pas-de-Calais pendant la République en 1792-94. À un certain moment, Robespierre espérait même qu'il serait nommé secrétaire du Comité de salut public. Après l'exécution de Robespierre en juillet 1794, il s'éloigna de la vie publique, jusqu'à sa mort en 1817. Un autre partisan de la Révolution fut Jean-Paul Berge qui dirigea la résistance à l'invasion espagnole en 1793 et tomba dans la bataille du Col de Banyuls en décembre de cette même année. Par contre, Costa Seradell, bien qu'ayant prêté serment à la Constitution révolutionnaire de 1791 en tant que fonctionnaire public, devint de plus en plus déçu, et se retira en 1794 dans sa ville natale de Saint-Laurent-de-Cerdans. Lorsque l'armée espagnole se dégagea de la ville en mai 1794, il émigra avec elle à Barcelone et ne rentra à Perpignan qu'après l'amnistie accordée aux émigrés en 1800 ou 1802.

Ce sont peut-être de petits détails, mais ils résonnent fort. Les historiens du Roussillon sous l'Ancien Régime disent souvent qu'il s'agissait d'un monde à part, hostile envers les monarchies françaises et espagnoles à leurs frontières, et passionné de ses particularités : une « société contre l'État »<sup>6</sup>. En contraste, l'exemple de l'Académie d'Arras montre que certains membres de l'élite bourgeoise roussillonnaise se sentaient « modernes » et faisaient partie d'un mouvement national et même international auquel ils pouvaient prendre part grâce à leur maîtrise de la langue des « Lumières », le français. La Révolution française était peut-être « l'intrusion dramatique de la modernité »<sup>7</sup> ; ce que nous devons reconnaître, cependant, c'est qu'il y avait des Roussillonnais qui ouvraient la porte à coups de pied. C'étaient eux les gens qui continuaient un processus de « francisation » qui avait commencé bien avant la Révolution, un processus plein de discorde et d'ambiguïté, mais faisant néanmoins partie intégrale de la culture régionale.

---

6 - Michel Brunet, *Le Roussillon : une société contre l'État 1780-1820*. Toulouse, Eché, 1986.

7 - Michel Brunet, « Les armées de la Révolution et la population roussillonnaise, 1791-1794 », *Annales du Midi* 83 (1971), p. 229, 233.

